



## L'île des anamorphoses

version de Claire Mazaleyrat

Je, elle avait alors une trentaine d'années, et cherchait l'amour avec la ferveur des dernières illusions. Je sais qu'à présent elle a pris toute son indépendance, acquis avec mon aide de narratrice adroite toute la mesure de ce que son personnage laissait prévoir. Qu'elle échappe absolument à mon emprise, et qu'il est désormais trop tard, trop tard pour tout, pour exister à travers elle comme pour me départir de ce rôle de conteuse bavarde, spectatrice esseulée, manigançant dans l'ombre pour sauver mes personnages du désespoir. Je sais qu'elle n'est plus un personnage de mon récit, mais qu'elle est devenue une personne de chair et de sang, tandis que je reste désespérément prisonnière de cet écran, qui me renvoie à l'infini l'image de ma solitude, de mon incapacité à tenir en laisse les personnages. Ils ne cessent de m'échapper, de n'en faire qu'à leur guise, de s'affranchir de leur rôle. Et surtout, je sais qu'elle sait tout cela, et jouit à présent de mon impuissance, de ma nullité, de mon inexistence. Par vengeance, je tairai son prénom : qu'elle soit réduite à ce pronom douteux, toujours passible d'être pris pour le substitut d'un autre personnage ou son ombre, puisque je n'ai plus d'autre pouvoir sur elle, qui ne me lira pas.

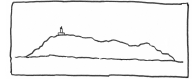
C'était un soir d'automne, lorsqu'après de belles journées le soir tombe et enveloppe d'un froid intense des maisons toujours ouvertes aux quatre vents, qui grelottent sous leurs persiennes mal jointes, tout étonnées de cet air glacial à la tombée de la nuit. La journée avait été lumineuse, et nous discussions agréablement, elle et moi, chacune dans une ville comme sur une île, raccrochée à son écran comme seule fenêtre sur le monde qui s'endormait autour de nous. Elle plaisanta sur l'un de mes amis, dont le visage lui semblait bien séduisant, quoique réduit aux dimensions d'une fenêtre de quelques centimètres carrés à droite des phrases subtiles et brèves dont il ponctuait des informations capitales sur mon compte. Elle aurait bien aimé le connaître, ce jeune homme à la verve satirique, à l'œil de jais, au nom énigmatique réduit à trois initiales. De mon côté, je m'empressai de faire part de cette attirance à THN, dressant de la jeune femme un portrait qui devait attirer sa curiosité, aiguïser son désir, le pousser à se dévoiler. Je peignis donc un tableau enchanteur, qui n'en manquait pas pour autant de réalisme : fraîchement divorcée, la prétendante vivait à quelques centaines de kilomètres de chez lui, dans une petite ville de province languissante, dont mes phrases



lissaient entrevoir les marronniers tremblants dans l'air du soir, la brume sur l'asphalte grise, les cloches de l'église distillant l'ennui diffus, l'odeur du pot-au-feu et les gestes lents des vieilles dames. Elle avait un enfant, un emploi à la bibliothèque municipale, aimait lire et cuisiner. L'air doux, de longs yeux noirs où se mirait toute la tendresse d'une jeune mère, et le cou délié d'un cygne. Ainsi la présentai-je avec enthousiasme à THN, dont le doute me laissa à mon tour déconcertée. Il me soupçonnait d'inventer de toutes pièces un personnage destiné à sonder ses propres sentiments. Je partis d'un rire nerveux, et m'empressai de faire rire à son tour de ce ridicule malentendu mon doux personnage féminin, qui m'encourageait à dissiper tous les doutes. Ce que je ne fis pas, par une inexplicable duplicité. La conversation avec THN prenait des allures de plus en plus lourdes de sous-entendus, à mesure que se dédoublaient sur l'écran mes personnalités. Encourageant d'un côté l'amie à prendre de courageuses initiatives, j'entretenais le doute avec l'ami, jouissant de ma coquetterie, de mon pouvoir de narratrice omnisciente, me régaland dans la solitude de l'appartement glacial de ce petit jeu de séduction par la fiction, de dialogue à double entente, de création d'un autre univers possible, où j'aurais pu être moi-même et une autre, l'amie et l'amante, la démiurge et la spectatrice. Au début, il ne semblait s'intéresser qu'à la perspective que je lui avoue indirectement des sentiments amoureux, et il suscita par là même une émotion dont je ne me serais pas crue capable sans ce fâcheux malentendu.

Je passe sur les heures de délicieuse ambiguïté qui s'ensuivirent. Le trouble de l'ami me gagnait, à mesure que la trahison m'enserrait dans les rets d'une culpabilité ô combien grisante.

Tout prit fin brusquement. Sur une fenêtre en haut à gauche, s'afficha couleur de sang un nouveau message : l'excitation de la douce bibliothécaire divorcée, qui me remerciait de mon entremise, grâce à laquelle elle devait rencontrer THN quelques jours plus tard, au hasard d'un passage à la capitale. Mon sang se glaça dans mes veines. Il ne me restait qu'une chose à faire : détruire le personnage que j'avais créé dans l'esprit de THN, le salir jusqu'à l'en dégoûter, le réduire au fantôme qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Je m'y employai de longues heures, d'allusions assassines en silences gênés, avec une mesquinerie savamment distillée. Or la femme que je m'appliquais à éliminer dans l'esprit de mon ami n'en prenait, hélas, que plus de consistance : il découvrait au-delà de l'apparence rangée de cette petite bibliothécaire de province, un personnage de plus en plus intéressant. Je l'accusais d'insignifiance, laissant entrevoir un horizon



étriqué, un esprit de petite bureaucrate appliquée ; il songeait à ce que cachait cette existence falote de trouble et d'excitant, s'imaginait ses rêves et ses ambitions déçues, la voyait, vêtue d'incarnat, remonter les trottoirs bordés de marronniers d'une ruelle sombre, ses longues jambes glissant le long des murs à travers des promenades inexplicables et troublantes. THN ne répondait plus à mes tentatives maladroites d'exister encore à ses yeux, l'instant propice à une ambiguïté amoureuse avait très vite été remplacé par nos habituels propos amicaux, la séduction inopinée qui m'avait éveillé les sens s'était réduite en quelques jours à la banalité des protestations d'amitié, à l'assurance tranquille des relations innocentes. Plus j'essayais de réduire cette image au statut de fantasme, plus l'autre femme prenait chair, et plus elle échappait à mon emprise narrative pour fuir dans des rues venteuses, partir vers THN à perdre haleine, prendre le premier train et courir se suspendre à son cou. Mais comment faire, comment se défaire de toutes ces petites habitudes, où en trouver le courage ? m'attendait-il seulement ?

M'attends-tu quelque part, si seulement tu existes, si tu n'es pas autre chose que le délire de mon imagination romanesque ? Sur le quai où bringuebalant un train de banlieue m'emporte entre ses deux rails parallèles et concurrents, seras-tu là, tremblant comme moi de toute l'espérance des grands départs ? ou cesseras-tu d'exister quand j'errerais seule dans la gare, cherchant désespérément un miroir pour être sûre de m'y voir, ou ton regard pour me convaincre que nous avons réussi à quitter le réseau infernal ? Est-ce que je sais même si tu m'entends, et si je suis bien celle qui te parle ?